

Les grands prix littéraires de 1965

René Tavernier

Volume 7, Number 6 (42), November–December 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60016ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tavernier, R. (1965). Les grands prix littéraires de 1965. *Liberté*, 7(6), 572–582.

les grands prix littéraires de 1965

jacques borel, prix goncourt 1965

Il y avait longtemps que la saison des prix littéraires s'était ouverte sous d'aussi heureux auspices. Et, sans faire de peine aux prédécesseurs de Jacques Borel, longtemps que le Jury du Prix Goncourt n'avait couronné une oeuvre aussi importante que *L'ADORATION* (*Editions Gallimard*). Importante par la dimension, par la masse même d'un volume de six cents pages. Mais surtout par le contenu d'une rare richesse. Et pourtant disons-le fermement à ceux que pourrait effrayer un livre de cette ampleur, c'est avec un plaisir profond et croissant que le lecteur fera connaissance avec les personnages de Jacques Borel, qu'il en découvrira les paysages intérieurs. Et l'auteur ne requiert nullement les efforts exigés par les écrivains du Nouveau Roman; ici, nul truc, aucun procédé, pas d'exercice de style; le romancier n'exhibe pas ses prouesses de verbe et de composition. Il invite à partager un univers où il se passe quelque chose, c'est-à-dire avant tout un univers intérieur habité par la passion mais aussi par ce que l'on pourrait appeler les déchets, les bavures, les ratés de la passion — je veux parler des tics, des obsessions, des manies, des égarements. Bref, un monde qui recèle son feu central comme la terre, mais qui comporte ses ombres comme sa lumière.

Ce grand roman, traditionnel (mais traditionnel comme les *CONFESSIONS* de Jean Jacques, comme le *JOURNAL* et *ADOLPHE* de Benjamin Constant et surtout comme *A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU* de Marcel Proust avec lequel la comparaison s'impose) recourt en effet à des méthodes éprouvées : récit à la première personne, conté par un narrateur dont les rapports avec l'auteur lui-même sont étroits et complexes. Le narrateur de Marcel Proust est évidemment tout proche de ce dernier, mais il n'est pas Marcel. Sa relation avec Marcel est intéressante parce qu'elle est la clé de la sincérité du roman mais aussi de sa liberté. Et il en est de même pour Deligne, le héros de Jacques Borel, qui, parvenu à l'âge mur, nous raconte, avec un luxe de détails étonnant par la mémoire qu'il suppose mais jamais vain, jamais inutile, une vie entièrement dominée par l'amour de sa mère, par l'adoration d'un être qui l'a fait vivre pendant des années en rêve, "en images".

Nous faisons donc connaissance d'un tout jeune enfant, orphelin de père, élevé par sa mère et sa grand-mère. Nous le suivrons à l'école, au collège, nous apprendrons comme lui à aimer une petite ville de province, Mazerme que l'on peut situer en Lozère. Nous ne découvrirons pas de drames spectaculaires, et pas non plus une insupportable misère, mais un monde de petites gens, à la situation médiocre et à l'horizon borné. Et, les femmes aimées par le narrateur, dont la précocité dans ce domaine est remarquable, ne sont pas non plus extraordinaires, mais attachantes précisément par leur apparente banalité. La mère du héros elle-même semble une femme un peu timide, effacée, le contraire d'un tyran ou d'une idole domestique. Seul émerge de cette grisaille qui n'empêche nullement les êtres d'avoir leur personnalité, leur relief (seulement, pour le mesurer, il faut suivre les prodigieuses analyses de l'auteur et prêter attention à leurs voix un peu sourdes mais souvent poignantes), un personnage, Horace Muzan, pion dans un collège, auteur de poèmes, de romans, possédé d'absolu. Un grand homme qui ira jusqu'au Collège de France et qui finira pourtant par l'abandonner et par disparaître en province parce qu'il se sent, qu'il se sait un raté.

Mais justement Horace, qui initiera le narrateur à la littérature, qui lira et jugera ses premiers essais, n'est pas et de loin le personnage le plus convaincant du roman. La grand-mère; la tante Desvergues, les cousins Lohennec, Geneviève — ce médecin de trente ans avec laquelle notre héros aura une liaison alors qu'il a seize ans à peine — puis Anne, et Madeleine qu'il épousera, ont plus de vie qu'Horace, préoccupé de son personnage et placé par l'auteur dans son rôle, un rôle qui doit éclairer tout un côté de l'existence. Seulement cette existence du narrateur menée en province et à Paris, avant la dernière guerre et pendant l'occupation, elle s'éclaire beaucoup mieux par ses rapports avec une vie rêvée. Et cette vie rêvée, il a fallu pour pouvoir en parler attendre que la mère ne soit plus là. "En somme, le grand amour de ma vie, c'est toi dit Deligne à sa mère". Il s'explique alors complètement, il donne un sens à son étrange incapacité d'être présent aux autres. Et, ce qui est affreux est que la mère vient à mourir, mais plus affreux encore, que longtemps avant, sa raison s'est dérangée et qu'il a fallu la mettre dans un établissement psychiatrique. Cette montée d'une folie douce mais augmentée d'un envie de suicide s'explique-t-elle par la jalousie d'une mère envers la femme de son fils, par la trop grande tension d'une existence vouée dans la pauvreté et le sacrifice à l'éducation et au bonheur de ce fils ? Mais ne sont-ce pas là des explications trop simples et qui ne peuvent rendre compte de cette faille dans l'esprit. Et de même, Jacques Borel aura beau s'acharner à comprendre ce passé dont il est enfin dérisoirement maître depuis qu'il n'est plus l'esclave de son Adoration, le Temps retrouvé, ce temps douloureux,

passionné et qui prend à distance une teinte mélancolique n'a de valeur que transmué en oeuvre d'art. Il est vrai que L'ADORATION est une oeuvre d'art, même si elle n'a pas la variété, la grandeur, la cocasserie, l'audace, la splendeur chatoyante de la somme proustienne. Même si elle manque de poésie et si elle est invariablement sérieuse. Mais enfin, elle est fort digne de figurer à sa suite et ce n'est pas un mince éloge.

georges perec, prix renaudot 1965

Année faste puisque le Goncourt va à un grand livre *inspiré*, L'ADORATION, et puisque ce 22 novembre 1965, le Renaudot est attribué à cette courte chronique — courte mais percutante, mais efficace — à cette monographie, à cette description sociologique écrite par un jeune homme de 29 ans, documentaliste au Centre National de la Recherche Scientifique — aux CHOSES de Georges Perec. — Et n'oublions pas de souligner que les CHOSES sont publiées dans cette très remarquable collection des Lettres Nouvelles dirigée par Maurice Nadeau, grâce à laquelle le public a pu également découvrir cet autre excellent récit ADMIRABLE de François Soukin.

Si Jacques Borel ne s'est pas formellement écarté des sentiers battus (mais lorsqu'Alain Robbe Grillet feint de s'en écarter et feint en même temps de les emprunter, le résultat est, avec la MAISON DE RENDEZ-VOUS, quelques mauvaises séquences de films d'aventures tourné à Joinville et à Palavas les Flôts), Georges Perec s'est servi de son expérience scientifique, mais sans dogmatisme. Il a voulu écrire une sorte d'étude, l'étude d'un couple "idéal" de jeunes gens, désireux d'arriver, dans le Paris des années 60. Grosso modo, l'étude vaut aussi pour l'année 1965 : elle présente un reflet du monde contemporain vu par un jeune homme, par une jeune femme qui ont arrêté leurs études universitaires, c'est-à-dire qui ont suffisamment de culture pour comprendre ou plutôt pour pressentir mais pas assez pour approfondir. Ce couple est comme tant d'autres à la recherche d'une vie à la fois confortable et libre : il s'agit en même temps de conquérir la capitale — comme jadis Rastignac — d'obtenir aussi ces choses qui confèrent par leur chic, leur à propos un cachet de raffinement à l'existence — mais ce faisant, il n'est pas question de se laisser asservir par la société — On se veut non-conformiste, non-conformiste en politique où l'on s'engage mais seulement en paroles, non-conformiste dans sa vie professionnelle, mais, répugnant à la tyrannie d'un métier régulier on se laisse tenter par ces "jobs" nouveaux — psycho-sociologique,

public-relations, méthodes para-publicitaires — qui semblent pouvoir s'exercer avec un peu de faconde et de jargon pseudo-scientifique.

Cela compose une existence décousue, une fausse aventure, une prétendue liberté limitée par les fins de mois ou plutôt les fins de semaines par des appétits au fond assez grossiers, par des besoins en définitive violents mais frustes, par les exigences impitoyables de la Mode. Car, pendant ces années 60 et faut-il dire que le phénomène n'a fait qu'empirer depuis, la Mode a revêtu un aspect nouveau et singulièrement fortifié son emprise. Sur la vie moyenne de notre couple moyen, cette Mode gouverne impérativement ce qu'il faut et ne faut pas aimer : les auteurs et les pièces à soutenir, certains films, une manière de se vêtir, de se nourrir, de sortir dans certains night-clubs, de fréquenter certains cafés, de partir en vacances dans certains endroits, d'énoncer certains jugements sur l'art, la politique, la société. Une mode totalitaire — qui bien entendu s'assortit d'un progressisme de bon ton — et qui, tout doucement fait de ces jeunes gens si libérés des esclaves. A la fin de sa double biographie, Georges Perec nous montre du reste son couple vaincu par la Société après une minable tentative pour s'expatrier : Sylvie et Jérôme n'auront rien tiré de leur expérience tunisienne : ils retrouvent Paris mais avec des soucis nouveaux et les premières désillusions. "Leur vie était comme une trop longue habitude, comme un ennui presque serein; une vie sans rien". Il ne restera plus aux héros-victimes des Choses qu'à accepter des postes confortables mais de sous-ordre en province. "Ce ne sera pas vraiment la fortune. Ils ne seront pas présidents directeurs généraux. Ils ne brasseront jamais que les millions des autres. On leur en laissera quelques miettes, pour le standing, pour les chemises de soie, pour les gants de pécaris fumés. Ils présenteront bien. Ils seront bien logés, bien nourris, bien vêtus. Ils n'auront rien à regretter". Et voilà comment finissent les Barnabooth de ces temps-ci : leur vie est derrière eux. Car ils ont oublié ce qu'écrivait Karl Marx : "le moyen fait partie de la vérité, aussi bien que le résultat".

Cette analyse froide, menée avec une économie de moyens exemplaire, est une satire de ces moyens et, par là même de ceux qui propagent ces moyens (Cinéma, hebdomadaires à la page), et, bien entendu de ceux qui les utilisent.

On peut seulement remarquer que Georges Perec (comme du reste Jacques Borel) a esquivé en partie le problème du métier. Il serait intéressant de suivre le couple-modèle dans sa tentative pour aborder un métier courant — libéral ou non — Tout le monde n'est pas psycho-sociologique ou apprenti-écrivain. Mais tout le monde se veut dans le vent.

Ces jeunes loups aux dents gâtées, pour les décrire, l'auteur s'est, si l'on se fie à ses dires, aidé du grand exemple de Gustave Flaubert — notamment dans sa façon attentive de décrire les objets, des comportements significatifs — Moins que L'EDUCATION SENTIMENTALE citée par Perec, les CHOSES évoquent BOUVART ET PECU-CHET ce catalogue de la médiocrité humaine.

Petite somme de la vie en Société technologique, l'oeuvre de Perec se divise en deux parties, l'une se déroulant en France et "donne la description de quelque chose qui est plein", l'autre en Tunisie, débouchant sur l'exil, sur le vide. Après quoi il n'y a plus que l'abdication. Mais une abdication paisible, confortable. Pendant les années 60-65 on ne meurt plus héroïquement. Les idéologies pâlisent. Mais les Choses triomphent, et leur triomphe, celui d'un goût artificiel, d'une notion superficielle des valeurs est aussi celui d'un système très au point auquel nous collaborons tous. Aussi, le livre de Georges Perec est-il en définitive celui d'un moraliste et il convient de le méditer. Mais, en même temps, ce petit traité échappe à la sécheresse des rapports comme au jargon philosophique. Ecrit au conditionnel, ce qui lui confère une sorte d'humour, de détachement, le livre de Perec finit par atteindre à une sorte de poésie, une poésie rigoureuse, ironique et glacée.

rené-victor pilhes, prix médicis 1965

Si l'attribution du Prix Goncourt n'a donné cette année lieu à aucun "suspense", il n'en a pas été de même pour celle du Prix Femina et du Prix Médicis. On attendait Albertine Sarrazin ou Henriette Jelinek ou encore Elisabeth Porquerol, et c'est Robert Pinget qui a été couronné. On aurait pensé volontiers qu'il relevait du Prix Médicis plus que du Fémina. Et, de même, René Victor Pilhes a reçu pour son premier roman (décidément, cette année nous en sommes pour les premiers livres : L'ADORATION, LES CHOSES, et maintenant cette RHUBARBE) le prix que le jury Médicis réserve le plus souvent à une oeuvre moins "public".

Non que le roman picaresque de René Victor Pilhes soit sans qualités ni sans ambitions. L'éditeur n'hésite pas dans sa "Prière d'Insérer" à évoquer James Joyce, Gadda (que personne ne peut lire en français parce que c'est intraduisible et parce qu'en italien c'est d'une langue trop difficile) ou Gunther Grass. D'illustres parrains auxquels j'aurais volontiers ajouté un nom moins célèbre, celui de Gérard Jarlot qui, lui aussi, a donné dans le récit ventre à terre, dans la liberté truculente.

Cette fois-ci, nous sommes loin des rivages austères du nouveau roman, des balbutiements du QUELQU'UN de Robert Pinget, ou de ce paroxysme de technicité, cet effarant roman d'un roman intitulé DRAME par son auteur, Philippe Sollers.

Le roman de René Victor Pilhes débute à Torlu, village dans lequel le narrateur a passé son enfance au milieu des champs de rhubarbe. En fait c'est sous un plant de rhubarbe que notre héros a, tout jeune, trouvé refuge pour pleurer la mort de sa grand-mère. Ce héros est un bâtard et, à vingt-cinq ans, il décide de partir à la recherche de son père, de sa famille perdue. Il se lance dans une aventure un peu inquiétante avec sa demi-soeur, finit par tomber dans les rets de sa belle-mère. Ce fils de l'Ariège, monté à Paris pour se délivrer de cette tare ou prétendue tare qui pèse sur lui évoquerait par certains côtés des personnages du XVIIIe siècle. Mais, hélas, il n'en a pas le ton. Que le jeune Urbain Gorenfan (un mélange de goret et d'enfant) essaie de forcer les interdits d'une société qui le rejette, qu'il se moque, qu'il lutte, qu'il s'en paie une tranche, qu'il se casse la gueule, qu'il frôle le dévoiement, qu'il rencontre quantité de personnes curieuses, attirantes ou non, mais hautes en relief, qu'il finisse par aboutir en Normandie près du domaine qui aurait été le sien, tout cela entraîne de vagues souvenirs de Gil Blas de Santillane aux personnages de Restif et jusqu'au Capitaine Fracasse de Théophile Gautier.

Mais, au réalité, cette RHUBARBE si volontairement nerveuse est une transposition, un "remake" du fameux SANS FAMILLE d'Hector Malot. Mais rigolard et non larmoyant. Cru et non en confitures. Pleine de chimères, de fantômes, cette sorte de quête tient autant du roman policier que de DON QUICHOTTE.

Que d'exemples, que de noms invoqués à propos d'un livre dont on nous suggère qu'il peut être interprété de trois manières différentes : comme un récit rabelaisien, comme une fantaisie à la "Till Enlenspiegel" où le réel et le mirage se confondent, et enfin comme une sorte d'itinéraire vers ce lieu où, croyant trouver sa source on trouve aussi sa mort, où croyant trouver la régénérescence de l'être on rencontre la destruction.

Pour moi j'ai surtout été sensible à la première et plus simple interprétation — j'aurais seulement aimé que, drôle, le roman le soit plus, — que le baroque ait plus de génie. Cette RHUBARBE n'est pas déplaisante, mais enfin, il n'en faut pas trop manger. Et l'auteur nous donne un peu trop l'exemple d'une incontinence superflue. Rien n'est plus difficile que d'être joyeux et mordant, rudement jovial, grassement hilare. Du moins est-ce là la preuve d'un tempérament auquel le Médicis a voulu donner sa chance. Espérons-le avec raison.

henri michaux: lauréat malgré lui

Le Grand Prix National des Lettres (présidé par Gaëtan Picon, directeur des Arts et Lettres qui fut un des principaux collaborateurs de ma revue CONFLUENCES et dans le jury duquel figure un autre ami, le grand poète Pierre Emmanuel) avait été décerné à des écrivains aussi notables que Gaston Bachelard, Marcel Arland, Pierre-Jean Jouve, Jacques Maritain. C'est dire qu'il s'agit d'un prix d'une haute qualité — il n'est donc pas surprenant qu'il ait été attribué cette année à Henri Michaux que je tiens pour l'un des écrivains les plus étranges, les plus importants et les plus significatifs de notre temps. Pas surprenant non plus que Michaux l'ait refusé. Et son refus n'a rien à voir avec le refus du Nobel par Sartre ou du Goncourt par Julien Gracq. Il tient à l'homme et à l'oeuvre de Michaux — ce qui est en fait la même chose. Oeuvre et homme ou encore destin voulu non pas contre les autres mais en dehors. Solitude, indépendance, c'est bien peu dire : il s'agit d'une existence vouée à la lucidité de plus en plus impitoyable. Lucidité sur le monde, c'était le thème du BARBARE EN ASIE, l'un de ses premiers et très beaux livres (Le Japon, l'Inde, etc...). Lucidité sur les autres, sur la race humaine qui n'est pas belle à voir, qui souffre en vain, bétifie à longueur de journée, s'agite comme un vol de mouches se cognant à la fenêtre sans jamais, jamais trouver l'air pur. D'où des ouvrages comme LA GRANDE GARABAGNE à l'humour féroce, mais non gratuit, car c'est de nous qu'il s'agit. Lucidité enfin sur soi, ce qui explique cet enfoncement dans la solitude, cette recherche des possibilités de dilater la conscience, la mémoire, l'esprit. C'est pour cela que Michaux a systématiquement essayé des drogues comme le peyotl, la mescaline, etc... — non, bien sûr, par désir d'euphorie ou d'évasion, mais comme un truc — parfois pénible, souvent dangereux pour obtenir une meilleure, une autre perspective sur soi. Les lecteurs de ces journaux d'un grand aventurier de nos espaces intérieurs connaissent L'INFINI TURBULENT, CONNAISSANCE DES GOUFFRES. De QUI JE FUS et D'ECUADOR, de MES PROPRIETES, D'EPREUVES — EXORCISMES, de LA NUIT REMUE et PASSAGE jusqu'à ces notes quasi-cliniques de MISERABLE MIRACLE, se développe une volonté acharnée de se mesurer, de se dépasser. Poèmes, proses poétiques, d'une poésie abrupte, âpre, déroutante jusqu'à ces pages qui sont comme une photographie de l'intelligence forcée dans ses derniers retranchements, telle est l'oeuvre de Michaux qui se complète d'une oeuvre peinte et dessinée. Et les dessins et tableaux sont non seulement dans le même sens, mais du même ordre, dans la même direction que les écrits. Il s'agit des graffiti d'un écorché solitaire en proie à un drame grandiose et étouffant : graphismes et poèmes ne

sont pas là pour faire de l'art ou de la littérature mais pour se soulager d'une intolérable tension, marquer les repères de l'expérience, utiliser le pinceau ou la plume pour de véritables exorcismes. D'où l'exceptionnel pouvoir des mots de Michaux. Et l'exceptionnelle grandeur d'un écrivain qui en dépit des assertions de M. Gérard Bauer n'est nullement hermétique. Son livre le plus célèbre PLUME est même le comble de la drôlerie et de la férocité.

Des articles parus dans la presse parisienne témoignent de l'incompréhension de ce grand nombre que Michaux veut ignorer. D'où son refus du Prix, de n'importe quelle récompense sociale. Les uns disent que Michaux a exploré les "joies" de la drogue, d'autres le décrivent "plus sérieux qu'on ne croyait". C'est à mourir de rire, s'agissant d'un homme auprès duquel les tentatives littéraires, et artistiques — musique, peinture — contemporaines paraissent facilement futiles.

J'ai bien connu Henri Michaux pendant et après la guerre. Jeune étudiant, j'avais été saisi par le pathétique avec lequel il invoquait vainement les "copains de génie" (Ruysbroek, Lautréamont). Plus tard, j'ai vu cet homme hanté touché par le drame aux portes du bonheur, sa femme étant morte brûlée.

"Lou, je parle une langue morte, maintenant que je ne te parle plus. Tes grands efforts liane en moi, tu vois ont abouti. Tu le vois au moins ? Il est vrai, jamais tu ne doutas toi. Il fallait un aveugle comme moi, il lui fallait du temps, lui, . . . il fallait cette lumière en toi, cette foi pour percer enfin le mur de la marotte de son autonomie".

Ce texte déchirant en évoque un autre que Michaux publiait dans CONFLUENCES en février 1943 :

"J'entendis des paroles dans le noir. Elles avaient la gravité des situations périlleuses au coeur de la nuit entre personnages d'importance.

"Elles disaient, ces paroles dans l'ombre obscure. Elles disaient avec confusion. Elles disaient toutes : "Malheur ! Malheur !" et ne cessaient pas, criant toujours : "Malheur ! Malheur".

Conscient de ce malheur, l'homme Michaux lutte. Il nous laisse son journal de bord. Il n'a que faire de nos dérisoires consécrationes que l'on avait pourtant bien raison de lui proposer.

robert pinget, prix fémina 1965

Le Jury du Fémina a-t-il eu la main aussi heureuse cette année que ceux du Goncourt et du Renaudot ? Je n'en suis pas sûr, car si Robert Pinget avait déjà failli obtenir un prix naguère, son dernier roman QUELQU'UN est loin d'être le meilleur. Et l'on pourrait à bon droit préférer Elisabert Porquerol pour LES VOIX ou même L'ASTRAGALE d'Albertine Sarrazin.

Eh bien ! Avec Robert Pinget nous voici revenus au Nouveau Roman — originalité de la littérature française contemporaine, mais peut-être aussi sa perte. Dans un fort remarquable essai, LE PRESENT DE L'INDICATIF (Ed. Gallimard) Jean Bloch Michel a fort bien montré que cette école n'était pas du seul produit de la mode, qu'il ne fallait pas non plus mettre sur le même plan Alain Robbe-Grillet, Michel Butor, Nathalie Sarraute, Claude Simon, Jean Ederm Hallier, Philippe Sollers, Claude Ollier, Claude Mauriac, Jean-Pierre Faye, Monique Wittig, Jean Ricardou, mais que tous ces écrivains et quelques autres avaient quelque chose en commun *au départ*. Par la suite, les chemins s'écartent : Robbe-Grillet aboutit au pseudo-roman policier avec LA MAISON DE RENDEZ-VOUS, scénario manqué pour un mauvais film exotique (pourtant, de tous, Robbe-Grillet est le plus doué), Michel Butor avec ses descriptions minutieuses, méthodiques, à une ou plusieurs voix, de la Basilique Saint-Marc à Venise ou des Chutes du Niagara, en arrive à composer des sortes de guides pour Spectacles Son et Lumière. Jean-Pierre Faye plus intéressant en poésie est proprement inintelligible dans ce qu'il intitule "roman".

Presque tous ces écrivains parviennent à quelque chose qui n'appartient plus à la littérature. Ce qui, sans nul doute, doit les satisfaire, sous la réserve capitale que, continuant à publier et écrire des livres, ils s'inscrivent de bon ou de mauvais gré, dans la ligne de la littérature. Et ainsi, trop souvent, leurs œuvres apparaissent comme de simples ébauches, des scénarios, etc... Jean Bloch-Michel avait, avec une grande lucidité, souligné que ce n'était pas sans raisons que s'était constituée cette prétendue "Ecole du Regard" (qui, jusqu'à maintenant n'a d'imitateurs qu'en Italie) : que la Société bourgeoise était morte et avec elle le roman de type balzacien, (mais le roman d'aventures individuelles, d'initiatives dues à un individu tel que le conçut Stendhal peut fort bien continuer), que dans les Sociétés en décadence, (par exemple dans l'Egypte d'il y a quinze ou vingt ans), ce roman pouvait encore exister (exemple : le fameux quatuor de Lawrence Durrell). Mais que, dans la décomposition des hiérarchies sociales, des idéologies, des valeurs, ce qui subsiste dans notre société à quoi l'on peut s'accrocher ce sont les *choses* — que, des êtres, c'est

leur comportement seul qui est évident que l'auteur ne *peut plus* se sentir Dieu et diriger des personnages (mais ne peut-il plus être dirigé par eux). Que les écrivains, se sentent de plus en plus seuls et ont tendance à monologuer interminablement, et que le premier en France, et le plus important de ces écrivains de soliloques, souvent génial et souvent aberrant, est Louis Ferdinand Céline.

Qu'on aboutit enfin soit à une littérature de cinéma, soit à une littérature de magnétophone. Et un excellent exemple de ce dernier cas est Robert Pinget dont, auparavant L'INQUISITOIRE avait démontré cette sorte de verve intarissable, de liquidité d'esprit où tout est charrié par le discours : la fantaisie, l'humour, la cocasserie, la haine, la peur, la monotonie, l'ennui, la grisaille, l'accoutumance.

Robert Pinget qui a publié BAGA et GRAAL FLIBUSTE appartiendrait si l'on veut à la section comique d'une Ecole qui brille généralement par une remarquable absence d'humour, à l'exception d'Alain Robbe Grillet. Naturellement, le comique de Pinget est des plus noirs. Dans QUELQU'UN, récit au titre significatif, il s'agit de faire le roman de la platitude, non pas celui d'un homme de qualité, mais sans qualités. Un être moyen voulu tel, c'est à dire, presque obligatoirement, plus terne que la moyenne. Un homme livré aux préjugés, aux conventions, aux lieux communs, à l'énorme, à la formidable banalité.

"Ce n'est pas impunément qu'on vit comme ça, au jour le jour, dans la mouise et qu'on n'a que des soucis sordides, des serviettes puantes, des taches de graisses et des moisissures. Les coeurs s'étiolent, à force".

Le héros — si l'on peut dire — de Pinget, vit dans une pension de famille en banlieue et écrit un "Mémoire sur les Plantes" pour lequel il cherche et recherche indéfiniment un papier perdu et indispensable.

Deux cent cinquante-neuf pages de cette quête sans intérêt, menée par un homme qui ne s'intéresse à rien, qui ne sait pas ce qu'il veut, qui ne croit même pas à ce qu'il cherche. Un homme obsédé par le présent, précisément parce qu'il n'attend rien, parce qu'il se *défait au fur et à mesure.*

Un homme odieux, grotesque, écoeurant, mais affreusement fraternel parce qu'il est perdu dans le fantastique Univers, *celui du néant, celui de la Dissolution, celui de l'Oubli, celui de cette tristesse écrasante liée à un mécanisme sans objet.*

* * *

Le propos de Robert Pinget est, sinon réjouissant, du moins estimable. Il m'a semblé, cette fois-ci, que les moyens n'étaient pas à la hauteur de cette grande fresque du mesquin, du dégoulinant de l'âme. Il m'a semblé aussi que nous étions un peu las de cette littérature d'abandon. Non pas las d'une littérature pessimiste, mais fatigués d'un art trop mensonger en définitive : si nous décidons d'aller à-vau-l'eau, pourquoi l'écrire ? Et le seul fait d'écrire n'est-il pas une imposture ? Et si cette imposture doit être surmontée, ce sera par un acte de courage et non par un vomissement supplémentaire. Il faut donc renvoyer les lecteurs au trop copieux mais excellent essai de Romain Gary, *POUR SGANARELLE* (Éditions Gallimard) pour retrouver le bon sens mais non pas le bon sens vulgaire : cette santé de l'esprit dont témoignait un Molière se moquant des *Précieuses* de son temps.

Trop de récits du "Nouveau Roman" appartiennent à cette sorte de préciosité à rebours. A tant de déliquescence (est-il possible d'aller plus loin et avec plus de talent que Becket dans cette direction ?), on peut préférer des romans classiques comme l'excellent *PALAIS D'HIVER* de Roger Grenier qui aurait bien mérité une récompense.

Signalons toutefois que, pour les fanatiques de Pinget, et il en existe à bon droit (car l'auteur est fort loin d'être sans talent), celui-ci a publié en même temps que *QUELQU'UN* une série de dialogues *AUTOUR DE MORTIN* (Ed. de Minuit) centré sur la recherche d'un être, de sa solitude.

Dada avait proclamé le néant de la littérature. Voici venu le temps de la littérature du néant. Mais tout finit par la Littérature... même si comme le déclare Robert Pinget, on ne recherche pas de lecteurs, et que, le *Femina* aidant, on en trouve cent mille.

RENÉ TAVERNIER